

# MODES DE PARIS

Littérature. Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique



Costume en drap léger havane semé de fleurettes veloutées plus foncées.

De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

## MODES



La vogue est aux tissus d'Irlande. La charité nous impose d'encourager cette tendance de la fantaisie ; et la coquetterie n'a rien à perdre à ce bon mouvement de notre cœur en faveur des pauvres Irlandais que la misère décime.

Le *claddagh* est un tissu plein de genre pour confectionner des sauts-de-lit, des robes de chambre, voire même des costumes de voyage. Pour enfants, il est également utilisé avec succès ; on le trouve particulièrement en rouge, en bleu marine et en noir. Mais c'est en rouge ou en grenat qu'il est le plus flatteur. La teinture noire durcit toujours un peu la laine. Ce beau tissu pelucheux, infiniment plus épais que le molleton ordinaire, et, pour le moins, aussi souple, est fabriqué par les femmes de pêcheurs de la côte de l'Ouest.

La *tweede de Donegal* est aussi le produit du travail de pauvres paysans que toutes les inventions modernes n'ont pas encore visités. Aussi leurs teintures sont-elles tout à fait naturelles, c'est-à-dire composées seulement de décoctions de bruyères, de champignons, de mousses ou d'écorces quelconques.

Avec cette espèce de drap, on fait d'excellents complets pour hommes, jeunes gens et garçons ; des costumes tailleurs pour femmes, et de grands manteaux de voyage ou de pluie pour les fillettes comme pour leurs mamans.

La *popeline d'Irlande* est, comme on le sait, un tissu qui rivalise d'élégance avec la soie, et dans lequel on taille de ravissantes toilettes. Il y a, cette année, une adorable collection de nuances claires et foncées. Mais la *popeline*, tout comme les *serges*, les *diagonales*, les *côtelés*, etc., sortent des fabriques organisées, tandis que le *claddagh* et la *tweede de Donegal* sont des produits de fabrication... naturelle et directe. Ce sont vraiment des tissus nationaux, et primitifs.

Quand on songe que ces pauvres gens meurent de faim, que c'est par milliers que l'on compte les morts et que les moins malheureux vivent avec dix centimes de farine de maïs par jour, on se sent pris de pitié et désireux de porter des vêtements qui les aideront un peu à atténuer leur épouvantable situation, surtout à l'approche de la mauvaise saison, déjà si dure quand on ne manque de rien, hélas! — Pourquoi, comment, cette misère est-elle venue? Je ne sais, et ne veux pas savoir d'autre chose qu'elle existe et a, par cela même, droit à notre compassion.

Donc, mesdames, portons des tissus d'Irlande. Nous sacrifierons ainsi, du même coup, à la mode et à la charité, ce qui est bien rare.

*En fait de nouveautés, comme forme, on porte décidément des jupes à godets, très plates sur les hanches et s'évasant, du bas, en forme de cloche. Le genre 1830 semble s'implanter, ce qui indique un sensible élargissement des corsages aux épaules et fait présager un abaissement assez notable du décolletage.*

On porte beaucoup de jupes noires sur lesquelles on adapte des corsages de fantaisie que l'on peut varier à l'infini. Cette mode est pratique et ne manque pas d'originalité. Les manches en ailerons, se terminant parfois en bretelles, sont très en faveur. Elles sont gracieuses et ont le double avantage d'amincir les fortes et d'étoffer les maigres.

Dans *Celles qu'on respecte*, la spirituelle comédie de M. Pierre Wolff, qui a, cette semaine, succédé au Gymnase à *Un Drame parisien*, je vous signale un fourreau de velours vert émeraude, liséré d'astrakan dans le bas de la jupe, et orné de jais à la ceinture, au col et aux poignets; il est porté par M<sup>lle</sup> Cerny, qui a, comme vêtement, pour jeter sur cette toilette de fort bon

goût, une pèlerine en astrakan souple, tombant plus bas que la taille. Une toque de velours vert bordée d'astrakan lui sert de coiffure.

La jolie M<sup>lle</sup> Depoix donnera son nom à l'écharpe exquise qu'elle porte au second acte. Cette écharpe est crème, en voile double, et retombe devant, comme une étole drapée, jusqu'au bas de la jupe. Elle est lisérée, sur chaque pan, mais extérieurement seulement, et dans le bas, de queues de vison. Un tour-de-cou en queues de vison sépare aussi un col-fraise, un peu rabattu, du capuchon très drapé qui forme pèlerine sur les épaules. Cette écharpe pourra se reproduire en diverses nuances; mais, en blanc, elle gardera toujours un cachet particulier d'élégance. Ce sera là un précieux adjuvant de la toilette que toutes les femmes voudront avoir cet hiver pour mettre sur une robe de dîner, de matinée, de concert ou de théâtre. En crêpe de Chine, ce sera même charmant pour jeter nonchalamment sur une robe de bal, alors qu'on se repose un instant dans la serre ou qu'on se rend au buffet au bras d'un galant cavalier.

M<sup>lle</sup> Darlaud, qui ne paraît qu'un instant sur la scène, est vêtue d'un charmant costume tailleur que je vous signale comme modèle.

C'est une robe en côtes de cheval beige clair. Jupe unie et corsage en veste pâtissier, à un seul grand revers Directoire, boutonné de côté par trois gros boutons d'ivoire et remontant sur une haute ceinture Empire vert tige d'œillet. Ce costume, très simple, puise tout son cachet dans sa coupe parfaite.

Comme chapeau, un plateau de feutre souple, absolument rond, pas très grand, avec un nœud alsacien posé bien en avant et composé d'ailes de merles.

MARIE-BERTHE.

## VISITES DANS LES MAGASINS

Les modes, à cette époque, sont absolument fixées; aussi pouvons-nous détailler à nos lectrices la mode Empire qui prime en ce moment. C'est chez M<sup>lle</sup> Turle, 9, rue de Clichy, que nous prenons nos modèles. Nous ne saurions mieux choisir pour le bon goût comme pour le fini du travail.

Citons d'abord un costume en drap gris foncé, d'un joli ton, garni de velours vert billard un peu crû, tel le veut la mode. La jupe est un vrai fourreau ras du sol; un biais double, froncé au milieu, ourle le bas; et, au dessus, un même biais ondule gracieusement. Chacune de ces garnitures ne comporte que 6 cent. de hauteur. Le corsage est à taille ronde, avec une draperie croisée, en velours, qui s'agrafe sous le bras. Une ceinture en gros grain, fermée par une boucle ancienne en argent, enserre la taille. Un gros bouillon en velours orne le haut de la manche plate, en drap. Le col est droit et très haut. Sur le côté, une fente transversale, avec biais de velours, donne accès dans une poche plate très commode. Si nous agrémentons ce costume d'une capote en velours, d'un triple collet en drap et d'un manchon en velours garni de fourrure, nous aurons une toilette irréprochable qu'achèvera agréablement la fine botte en chevreau brillant, et le gant gris très pâle.

Autre costume de M<sup>lle</sup> Turle: Il est en joli lainage ombré de rayures en soie. Jupe inclinée forme parapluie; au bas, trois petits volants ourlés de 6 cent. de haut. Corsage croisé sur une pointe chemisette en velours marine piqué de vieil or. La manche à gigot est en velours, très épaulée mais tombante, et serrée à partir du coude afin de bien dessiner le bras; dessous, une petite fente pour passer la main, se ferme par de fines agrafes.

Nous pourrions encore détailler bien d'autres costumes, aussi jolis que ceux-ci, mais nous pensons que ces descriptions suffisent à affirmer le goût et le talent de M<sup>lle</sup> Turle.

Combien de nos lectrices reviennent de voyage ennuyées de se montrer avec un teint abîmé, pour n'avoir point suivi les conseils de M. Guerlain. Mais ne faisons pas comme le maître d'école, et donnons tout de suite le moyen de redevenir belle.

Les personnes dont la peau est simplement brunie devront faire usage de la Lotion de Guerlain, employée pure, et comme eau de toilette. Celles dont la peau est tachée avec séphalides feront des ablutions à l'eau tiède, et des applications de Crème de fraises ou de Crème de concombres. Si la peau est fatiguée

avec une apparence farineuse, l'usage de l'Amidon purifié de Guerlain, délayé dans l'eau de la toilette additionnée d'une petite quantité d'eau de Cologne, est réellement le seul moyen efficace. Quant aux personnes dont le sang afflue fortement à la peau sous l'action du grand air ou d'une vie active, et amène une teinte rouge trop prononcée sur la figure, il faut qu'elles se servent de la Crème émolliente aux concombres au moins deux fois par jour. Il faut aussi ne pas se servir de savon et le remplacer par la Pâte de velours, qui est adoucissante et nettoie aussi bien la peau. L'Eau de Cologne de Guerlain est la meilleure et la plus hygiénique de toutes les eaux servant aux ablutions; l'employer en frictions donne de la souplesse et délasse. Ceci pour les jeunes femmes, dont la vie mondaine va recommencer.

**Explication  
des  
Gravures noires**  
(pages 181 et 183)

*Costume en drap léger  
havane semé de fleurettes  
veloutées plus foncées.*

— La jupe plate sans traîne est ornée, au bas, de deux rubans de velours assorti, laissant entre eux une distance égale à leur largeur.

Le corsage entièrement froncé, mais très légèrement, se perd dans un corselet de velours lacé au milieu.

La manche à l'ange est serrée par un brassard de velours lacé de côté; le poignet collant en velours est lacé de même.

Chapeau rond en velours tendu vert foncé, garni d'un chiffonné de velours et d'ailes de mouettes.

*Élégant déshabillé en crêpe de Chine gaufré orné de dentelle.*  
— Se fait également en crépon de laine ou tout autre tissu léger avec dessous de soie. Genre Empire; le devant est orné de trois bouillonnés séparés par des petites fronces dont les dernières marquent la taille. Le dos, avec longue traîne, est légèrement froncé.



Élégant déshabillé en crêpe de Chine gaufré orné de dentelle.  
De Madame Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix.

La manche courte s'arrêtant au coude, est très bouffante; elle est terminée par un sabot de dentelle crème.

**Explication  
de la  
Gravure coloriée  
4912**

*Toilette de ville.* — Jupe en lainage gris pékiné, taillée en biais et ornée au bas de plumes noires.

*Vêtement demi-long en drap bleu de France garni d'astrakan.* — Il est composé d'un corps de vêtement droit, devant, demi-ajusté, derrière, avec deux gros plis formant godets partant de l'encolure et fortement biaisés.

Une pélerine, très pointue devant et tombant à la taille derrière, couvre les épaules en formant des plis nombreux; elle est entièrement soutachée et garnie, au bord, d'une jolie bande d'astrakan. Grand col Henri II largement évasé par deux gros plis formés au milieu du dos. Manchon d'astrakan.

Cette toilette est accompagnée d'une petite capote en jais garnie de deux ailes de jais ajourées et de deux oiseaux des

îles, avec aigrette posée droit, devant. Brides de velours noir.

*Toilette de jeune femme.* — Elle est en velours côtelé changeant feu et loutre. Les côtes sont disposées en travers.

Jupe ronde garnie, au bord, d'une frange de queues de vison; elle se ferme de côté sous une bande de vison terminée par deux queues assorties à la frange du bas. Figaro fermé de côté, orné tout autour d'un cordon de vison.

Une demi-pélerine très ample forme manches sur les épaules et constitue ainsi une sorte de petit vêtement qui permet de sortir dans la rue sans autre addition qu'un long et chaud boa de vison assorti à la fourrure de la robe.

Chapeau de feutre garni de têtes de plumes très enlevées, tenues ensemble par un chou en ruban de satin feu.

Bottes de chevreau et gants Derby en peau glacée.

**ANECDOTE**

Peu de jours avant sa mort, M<sup>me</sup> d'Houdetot avait l'air très pensif.

— A quoi rêvez-vous ? lui dit-on,

— Je me regrette, répondit-elle.

## CHRONIQUE



Les fillettes d'aujourd'hui sont de jeunes personnes fort gâtées. Quand l'âge est venu pour elles de s'instruire, elles ne quittent guère l'asile bien doux que leur fait la tendresse maternelle. Aussi l'approche de la Sainte-Catherine n'éveille-t-elle point dans leurs cœurs juvéniles la sensation de plaisir qu'elle procurait jadis à leurs mères, alors petites pensionnaires. En ce temps-là,

en certaines provinces, l'usage était de s'envoyer entre jeunes filles, en guise de présent de Sainte-Catherine, des cœurs plus ou moins grands, des cœurs destinés à être croqués, car ils étaient généralement en biscuit de Savoie revêtus d'une couche légère de sucre ou de chocolat qui permettait aux dessins les plus emblématiques, les plus inattendus, de se détacher à leur surface : à savoir des cœurs minuscules et enlacés, d'où s'échappaient des flammes tant bien que mal figurées ; ou bien encore une rose lourdement épanouie ; ou même quelque gauche petite bonne femme destinée à représenter la sainte elle-même.

Mais ces cœurs symboliques ont vécu ; et à cette heure, en tant que fête profane, la Sainte-Catherine n'est plus guère célébrée que par les ébats chorégraphiques de jeunes pensionnaires encore à l'âge bienheureux où l'on n'a d'autre souci en tête que celui d'une leçon bien ou mal sue.

Si donc ces petites personnes vont avoir une fête de leur goût, beaucoup parmi leurs grandes sœurs n'ont pas encore en perspective ombre de soirée dansante.

Paisiblement s'ouvre la saison d'hiver, sans fracas de grandes réceptions, sans première à sensation.

Les averses qui sont si généreusement tombées depuis le commencement du mois, ont fait rentrer les intrépides que ne retient pas loin de Paris l'attrait tout-puissant de la chasse au bois, maintenant ouverte. D'où brillantes réunions en plusieurs châteaux, dont les propriétaires masculins sont doués de goûts cynégétiques très développés et dont les propriétaires féminins sont des maîtresses de maison accomplies, désireuses avant tout de charmer leurs hôtes par des distractions peu banales. Non seulement l'on y

chasse, et le pauvre gibier n'a plus d'autre ressource qu'une fuite éperdue à travers les taillis jonchés de feuilles mortes, mais l'on sait aussi y organiser des tableaux vivants qui sont délicieux à contempler...

C'est ainsi que dans l'une de ces demeures privilégiées, il y a eu durant cette dernière quinzaine toute une série de ces tableaux, véritable régal pour les yeux. Presque obscur était le salon où avaient pris place les spectateurs ; seule la scène se montrait en pleine lumière. D'abord est apparue Jeanne la Lorraine en extase devant ses saintes illuminées par une clarté de rêve, tandis qu'un invisible orchestre jouait un chant de harpes accompagnant un chœur lointain... Puis les rideaux, un instant baissés, se sont de nouveau écartés pour laisser apercevoir une scène tragique, cette fois : Desdémone tuée par Othello. Et quelle adorable Desdémone était celle-là : blonde, fine, menue, dressée d'un mouvement d'épouvante, avec des yeux éperdus qui demandaient grâce, vers un Othello farouche à souhait, superbement costumé, penché vers elle avec un geste furieux, la main crispée... Et comme la précédente, cette vision s'est évanouie devant une autre très simple, éveillant une impression de douceur un peu mélancolique : une rêveuse Mignon, appuyée contre un rocher, et regardant vers le lointain d'un Océan dont un habile artifice donnait absolument l'illusion... L'orchestre alors jouait l'inoubliable chant : *Connais-tu le pays ?*... Mignon, à son tour, est rentrée dans l'ombre pour laisser apparaître Eliézer et Rebecca à la fontaine ; Rebecca montrant un visage de belle Juive, éclairé par des yeux noirs bien faits pour charmer Isaac, et soulevant d'un geste noble le vase qu'elle approchait des lèvres du vieillard, un Eliézer majestueux sous sa longue barbe blanche et sa coiffure d'Oriental... Enfin, après l'antiquité juive, est ressuscitée l'antiquité grecque : une Galatée harmonieusement drapée comme la plus admirable des statues, renversant un peu en arrière sa délicieuse petite tête brune, qui n'était peut-être pas d'un type trop classique, mais si finement jolie et séduisante!... Aussi les spectateurs comprenaient-ils à merveille l'enthousiasme de Pygmalion pour elle et l'ardeur avec laquelle il a entonné l'hymne à Vénus ; invocation couronnée de succès, puisque Galatée est alors sortie de son immobilité sereine de statue pour revenir une charmante mortelle qui avait tout juste dix-huit printemps.

Ce dernier tableau disparu, les salons se sont illuminés et la lumière a ruisselé sur une foule de toilettes fort élégantes, mais aussi bien originales parfois, — pour ne pas dire autrement.

Telle par exemple la robe Récamier, faite d'une souple soie mauve plissée en accordéon, de façon à dessiner la taille, que serrait une ceinture très haute; puis, par dessus cette jupe, une autre de gaze vaporeuse pailletée d'argent, qui tombait des épaules, droite et flottante; d'étroits rubans mauves, retenus par des choux, venant dessiner une taille très courte à la Récamier, de manière à ne laisser qu'une ombre de corsage, car le décolletage était audacieux; les bras s'échappant de deux énormes bouffants.

La mode partage décidément ses faveurs entre les costumes Empire, Directoire et 1830; ces derniers en passe de renaître avec les manches dites à gigot qu'ont portées nos aïeules. Pour en être convaincue, il suffit d'assister à quelque messe de mariage en ce moment. Le moyen de n'y être pas un brin distraite lorsqu'on a devant soi le plus coquet des collets, en velours ombré bleu pâle et brun ourlé de fourrure; ou encore un manteau de velours fauve semé de palmes mordorées, muni de manches bouffantes à la façon de deux lanternes vénitiennes, d'un pli Watteau, et fermé devant par des plissés de dentelle bise; ou bien encore quand vous tend la main une jeune quêteuse vêtue de soie jaune pâle, portant le corsage Directoire aux revers immenses sur lequel retombe la longue cravate de dentelle; les manches vastes, oh! combien vastes! vers l'épaule, finissant très étroites au poignet, voilé par une haute dentelle; le tout accompagné d'un chapeau de velours noir empanaché, genre Louis XVI... En somme, un mélange de plusieurs styles qui arrivait cependant à composer un ensemble harmonieux et charmant.

Comment ensuite refuser aux couturiers qui en créent de semblables ce nom d'artistes qu'ils réclament tout simplement... En voyant de quelle façon ils habillent cet hiver leurs dociles clientes, il devient évident qu'ils ont dû étudier les gravures datant du premier tiers de notre siècle.

Mais ils n'ont certes pas eu sous les yeux la série des costumes que portaient, avant 1830, de curieuses petites personnes, devenues tout à coup célèbres, lesquelles ne sont autres que les poupées ayant appartenu à la reine Victoria, au temps où elle n'était que duchesse de Kent.

Les pauvrettes étaient restées oubliées dans un réduit de Buckingham-Palace, quand un hasard leur fit revoir la lumière après des années et encore des années de claustration.

Aussitôt la vieille reine avertie de cette découverte, manifesta le désir de revoir les lilliputiennes compagnes de sa prime jeunesse et les fit venir à Osborne. Là, elles furent installées dans un mobilier à leur taille, groupées autour d'une table à thé, ainsi qu'il convenait à de bonnes Anglaises... Puis on les photographia.

Or ces photographies réunies forment une très curieuse collection des costumes avant 1830, car les poupées de la future impératrice des Indes, au nombre d'une centaine environ, portaient les toilettes les plus variées; l'une d'elles, par

exemple, vêtue ainsi que M<sup>me</sup> Taglioni dans le ballet de la *Sylphide*, portant des manches d'une ampleur tout à fait magistrale; telle autre représentant le clown Musard, etc., etc... Une revue anglaise vient de publier la description de ces poupées royales, — des poupées de bois peint point trop jolies, si on les compare à leurs sœurs, nos contemporaines, au visage de fine porcelaine. Mais de plus que ces dernières, elles avaient l'immense avantage de posséder un état civil rédigé de la main même de leur jeune mère, alors âgée d'une douzaine d'années, qui, en regard de leurs noms, écrivait minutieusement la liste de leurs toilettes et le chiffre de leur dot, laquelle consistait, en général, en un petit lit, un petit couvert et une petite toilette.

À l'heure actuelle, ces poupées illustres sont rentrées dans la retraite jusqu'au jour peut-être où quelque exposition les en arrachera sous un bon prétexte quelconque...

Ce n'est point une exposition de poupées, mais bien de chrysanthèmes qui s'est ouverte cette semaine. Le temps semble maintenant lointain où le chrysanthème terne, triste, chétif, n'avait d'autre destination que d'aller mourir, au jour de la Toussaint, sur les pierres tombales. Quelques types japonais le firent d'abord connaître en France; puis les kakemonos, les écrans, les faïences attirèrent l'attention du public sur cette fleur bizarre dont les pétales semblaient toujours soulevés par quelque invisible brise. Ensuite, il arriva qu'un horticulteur fut pris du désir de rendre grande et belle cette petite plante inconnue venue d'Orient. Il combina les premiers types chinois, japonais, indiens; il chercha, essaya, réussit; et aujourd'hui, le chrysanthème, non plus timide et frêle, mais superbe, s'épanouit victorieusement, dressant très haut sa belle tête chevelue, tantôt d'un jaune d'or éclatant, tantôt d'un blanc idéal ou couleur de soufre veiné de pourpre, ou ivoire lavé de carmin, ou rose quand ce n'est pas d'un grenat intense, presque noir.

Tout est donc aux chrysanthèmes pour le moment, et ce nom, d'allure grecque, ne paraît point seulement dans les rues de Paris sur les annonces de l'Exposition, mais encore sur l'affiche du Nouveau-Cirque où il a place dans le titre d'une pantomime destinée à charmer la petite jeunesse. La grande jeunesse, elle, trouve une nourriture plus substantielle à l'Odéon qui a repris le cours de ses matinées classiques avec conférences; et, le soir, poursuit avec succès les représentations d'*Un Mariage d'hier*, une œuvre d'autant plus intéressante qu'elle met en jeu cette brûlante question du divorce, jamais résolue, à faces si multiples, d'où naissent tant de situations difficiles et douloureuses.

Sur une donnée plus riante, repose, comme de juste, la nouvelle opérette de MM. Boucheron et Audran, *Sainte-Freya*, qui succède à la très célèbre *Miss Helyett*. L'Angleterre s'y efface devant la Hollande, et il y est agréablement question d'un bon bourgeois de Harlem, d'une défunte béguine de Bruges, et de deux anges bien terrestres,

*Pelisse Empire velours du Nord noir.* — Elle est entièrement plissée, devant et dos; l'empiècement plissé, en velours, est garni de tombants en passementerie piquée de jais; un très long au milieu, les autres diminuant sur les côtés; le dos est semblable.

La manche collante a, dans le haut, un gros bouffant qui reçoit des appliques de passementerie posées en sens inverse. La doublure est en satin cuivre. La capote, en veloutine grise, est garnie



*Pelisse Empire en velours du Nord noir.*  
De la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

d'ails de jais et d'aigrettes givrées posées devant. Brides en velours noir.

*Pèlerine Empire en drap héliotrope orné de broderie or et noir.* — En drap léger, doublé de soie assortie, le petit collet entièrement brodé or et noir est entouré d'un bord de véritable astrakan.

Le col Médicis, très haut, emboîte bien le cou; il est brisé devant et bordé d'astrakan.

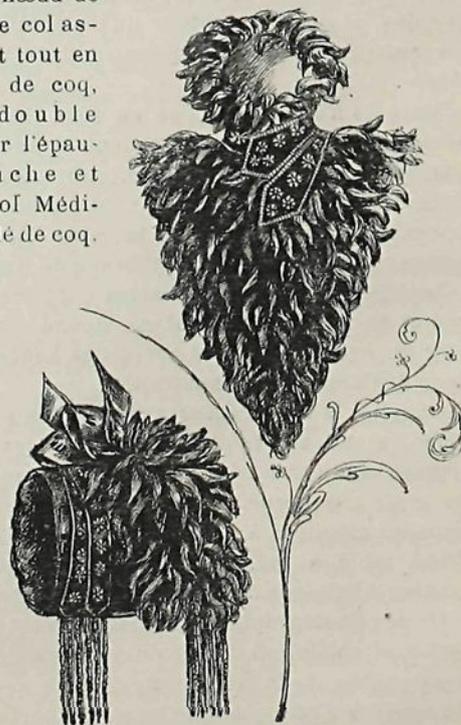
Chapeau en feutre noir garni de velours violet et de plumes vert foncé.

*Parure en plumes de coq et ruban de velours.* —

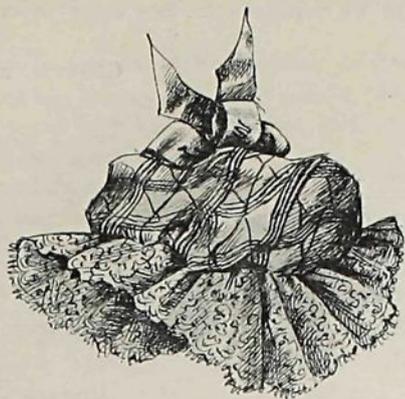


*Pèlerine Empire en drap héliotrope orné de broderie or et noir.*  
De la Scabieuse.

Manchon fantaisie en velours noir, orné d'une façon très originale avec des pattes en velours brodé de jais à longues pendeloques, ainsi que d'une palme en plume de coq fixée sur le manchon par un nœud de satin. Le col assorti est tout en plumes de coq, avec double patte sur l'épaule gauche et grand col Médicis bordé de coq.



*Parure en plumes de coq.* De la Scabieuse.



Bonnet du matin en surah écossais  
garni de dentelle.

*Bonnet du matin.* — Il est en surah écossais ;  
fond mou gracieusement chiffonné garni au  
bord d'une belle Valenciennes légèrement fron-  
cée.

Nœud de nuance vive posée de côté en ai-  
grette.

Ces petits bonnets accompagnent agréable-  
ment une tenue du matin, lui donnent un cachet  
d'élégance très appréciée par les jeunes femmes.



Jaquette en véritable astrakan.  
De la Scabieuse.

*Élégant costume de deuil en vigogne et crêpe  
anglais.* — Jupe biaisée, garnie sur les coutures  
de biais de crêpe et au bas d'un petit bouillonné.

Corsage en vigogne orné d'un rabat plissé en  
godet se continuant en bouffant dans la ceinture  
ronde en crêpe.

Le godet en vigogne est doublé de crêpe.

Boléro très court en crêpe.

Manches en vigogne avec gros bouffants dans le



Élégant costume de deuil en vigogne et crêpe anglais.  
De la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

haut; le bas collant est bordé d'un biais de  
crêpe.

*Capote en crêpe garnie d'ailes en jais mat.*

Brides en crêpe et bord de crêpe blanc posant  
sur les cheveux.

*Jaquette en véritable astrakan.* — Forme nou-  
velle, col rabattu, doublée entièrement en jolie  
soie; poches intérieures. Longueur 0 m. 85.

Belle occasion au prix de 250 fr.

gratifiés des noms peu communs d'Hortensia et de Freya, tous évoluant aux sons d'une aimable musique sans prétentions... L'opérette n'a décidément point perdu toute sa vogue. Offenbach, puis

ces jours-ci Hervé, ont disparu. D'autres viennent qui les remplacent... Les vides se comblent vite...

CONSTANCE.

## PENSÉES ET MAXIMES

Le plus grand effort de l'amitié n'est pas de montrer nos défauts à un ami ; c'est de lui faire voir les siens. (LA ROCHEFOUCAULD.)

Ayons le cœur haut et l'esprit modeste.

(Joubert.)

Le mensonge est avilissant ; tous, nous voudrions pouvoir dire que nous n'avons jamais menti... Mais dire cela, ce serait mentir. (Comtesse DIANE.)

## DERNIÈRE POUPÉE

(SUITE)



Je fus terrifiée... Pour une fillette avide de liberté comme moi, rien ne pouvait être plus affreux que de vivre renfermé dans les murs d'un collège ou d'un couvent.

Je descendis de mon tronc d'arbre, et m'approchant de Joseph :

— Pourquoi ton père t'envoie-t-il

là-bas, il ne t'aime donc plus ?

— Si, mais il veut que je devienne savant. C'est bien ennuyeux, ma petite Flo.

— Et c'est décidé ?

— Oui.

— Dans combien de temps ?

— Dans huit jours.

— Ecoute ; si j'étais toi, je n'irais jamais au collège. Le jour du départ, je me cacherais... Tiens, à l'écurie, ou sous le grand sapin du bosquet.

Joseph secoua la tête :

— On finirait bien par me découvrir, et je partirais le lendemain. Tu es heureuse d'être une fille, je t'assure !

Et le reste de la soirée s'écoula tristement à bâtir des plans d'évasion, à souhaiter même qu'une grosse maladie ramenât à la maison paternelle l'infortuné pensionnaire.

Nous passâmes ensemble le jour du départ.

Joseph avait mille recommandations à me faire sur sa chèvre, ses fleurs, un moineau infirme qu'il avait recueilli par charité ; et moi, je lui bourrais consciencieusement les poches de souvenirs de tous genres.

Enfin, il monta en voiture, et le cocher fouetta les chevaux.

— Tu ne m'oublieras jamais, Flo, et tu m'écriras ? me dit-il encore en mettant à la portière sa figure bouffie de larmes.

Je répondis par deux baisers, posés sur le bout de mes doigts, qui, traversant l'espace, allèrent sans doute consoler le cœur de mon pauvre petit ami.

Ce départ me rendit triste, moi si folle et si gaie !

Je m'ennuyais dans notre grande maison silencieuse, et le jardin ne m'offrait pas les mêmes attraits, maintenant que Joseph n'y partageait plus mes jeux.

Mon père, inquiet de ce changement, consulta M. de Vielmur et notre vieux curé.

« Florence grandit, lui dirent-ils l'un et l'autre ; elle a besoin d'occuper un peu sa vie ; le moment de sa première communion approche, mettez-la au couvent, ou prenez une institutrice qui comprenne la tâche qu'elle doit remplir près de cette enfant et sache l'instruire sans l'ennuyer. »

Le couvent ! Il n'en fallait point parler...

Une institutrice vint s'installer au château. Elle était bonne et charmante, assez jeune pour être ma grande sœur. Sous sa direction, l'étude ne me parut pas aride et, peu à peu, renonçant aux escapades sur les arbres, aux jeux bruyants, que j'avais aimés jusqu'à ce jour, je pris goût aux

poupées, leur confectionnant des trousseaux merveilleux, d'après les conseils de « Mademoiselle ».

Je recevais souvent des nouvelles de Joseph; chacune de ses lettres à M. de Vielmur avait un mot affectueux pour Flo, et parfois elles renfermaient un billet à mon adresse.

Les premiers étaient désespérés.

Joseph étouffait dans les salles d'étude; il se sauvait durant les classes pour aller au jardin songer à sa petite Flo. Il allait mourir dans cette prison, il le sentait bien; et il me léguait, comme à son amie la plus chère, tous ses livres et tous ses jouets; à l'exception de sa toupie, qu'il me chargeait de remettre au fils du fermier.

Puis, c'était un pion qui l'avait condamné au pain sec; un compagnon hargneux qui avait failli lui crever un œil; et chaque billet se terminait par de mélancoliques retours sur les jours heureux.

Jugez si je versais des larmes en lisant ces lugubres épîtres.

Insensiblement, le ton devint plus gai. Mon petit ami s'habitua à la vie de collège, se liait avec quelques garçonnets de son âge, se passionnait pour l'histoire et songeait moins souvent au pays, peut-être même à Flo.

Il vint aux vacances et nous quitta à la rentrée avec assez de courage; puis, les années s'écoulèrent uniformes dans leur monotonie d'études.

Je réparais le temps perdu en travaillant beaucoup, sous l'intelligente direction de M<sup>lle</sup> Luce, et le mois d'août nous ramenait invariablement Joseph avec une moisson de couronnes.

Par un matin de juillet, riant et chaud, mon père entra au salon où je m'acharnais après le passage difficile d'une sonate.

— Bonne nouvelle, fillette, dit-il, en m'embrasant; ton ami Joseph est reçu bachelier. Il sera ici ce soir.

— *Ce soir? quelle joie! Comme il va me trouver grande, père chéri! Ne se moquera-t-il pas de moi (songez donc, un bachelier!) en voyant qu'à quinze ans je joue à la poupée?*

— Jouez-y encore longtemps, mignonne, dit la douce voix de Mademoiselle; les occupations sérieuses viendront vite, croyez-moi, et dureront toute votre vie.

— Bon! Alors, je lui présenterai miss Lily avec le cérémonial voulu. Lily, mon adorée, venez ici et écoutez-moi.

Lily était, sans contredit, la préférée de mon régiment de poupées... Les autres, brunes et blondes, petites et grandes, languissaient dans l'obscurité de l'armoire. Lily était la reine, la sultane favorite.

De la taille d'un enfant d'un an, elle avait des jambes et des bras articulés, fermait et ouvrait les yeux avec un clignement de paupières fort séduisant.

J'avais décidé, et Mademoiselle était dans mes confidences, qu'à Noël je distribuerais tous mes autres jouets aux enfants pauvres du pays, mais que je garderais miss Lily, ma dernière poupée;

et que plus tard, bien plus tard, quand je serais vieille grand'mère, comme maintenant, mes bien-aimés, je la montrerais aux mignons rangés autour de moi.

*Ceci était arrêté, formellement arrêté; et j'étais aussi absolue dans mes idées que dans mes affections.*

En l'honneur de l'arrivée du nouveau bachelier, je revêtis Lily d'une charmante robe de mousseline, glissai dans ses boucles brunes une rose pompon, une autre à son corsage, et la plaçai ainsi parée sur un divan moelleux, non sans lui faire de nombreuses recommandations sur sa tenue.

On venait d'apporter les lampes au salon, quand j'entendis, à la grille de l'avenue, le coup de cloche annonçant une visite: celle de Joseph, sans doute.

Je vois encore le coup d'œil qu'offrait l'immense pièce ce soir-là: deux lampes ne l'éclairaient que fort imparfaitement, et bien des coins restaient plongés dans l'ombre; Mademoiselle, près d'un guéridon de laque, achevait une nappe d'autel qu'elle destinait à la chapelle du château; mon père était plongé dans le journal et s'impatientait quand les discussions de la Chambre ne se terminaient pas à son gré; et moi, dévorée de la fièvre de l'attente, je remuais une partition, effeuillais les roses des jardinières, ouvrais des albums pour les refermer aussitôt, fidèlement suivie dans mes pérégrinations par la remplaçante de Flora, épagneule superbe qui répondait au nom de Diane.

Tout à coup, Diane prêta l'oreille, remua la queue et poussa un aboiement de joie.

Un ami arrivait... Oui, c'était lui, c'était Joseph, un peu pâle, un peu ému, mais bien content.

Mademoiselle sourit, papa jeta son journal au loin et lui tendit la main; et moi, légèrement intimidée par ses moustaches naissantes, j'esquissai un petit salut gauche, d'un air plus gauche encore.

— Es-tu niaise, Florence, s'écria mon père en riant, embrasse-donc notre savant, tu en grilles d'envie... Que diable! vous vous êtes toujours connus!

Je m'exécutai de très bonne grâce, cela va sans dire.

— Assieds-toi donc, mon garçon, continua mon père, et parle-nous un peu de ces fameux examens.

Joseph s'assit sur le premier siège qui se trouva derrière lui. Un craquement se fit entendre; il se leva précipitamment, et aussitôt un bruit sec, le bruit d'un objet brisé, retentit sur le parquet ciré.

— Oh! c'est Lily! m'écriai-je.

Hélas! dans le délire de l'arrivée, j'avais oublié ma fille.

Je bondis sur le théâtre de l'accident; mes instincts maternels ne m'avaient pas trompé... C'était Lily, mais Lily méconnaissable pour un autre cœur que le mien: une jambe cassée, un bras de moins et la tête en mille pièces.

Atterrée d'abord, j'éclatai ensuite en sanglots, en ramassant les précieux débris.

Joseph voulut m'aider.

— Laissez-moi, laissez-moi, lui criai-je en colère; vous êtes cause de mon malheur.

— Voyons, Florence, me dit-il avec douceur, je suis désolé de ce qui est arrivé; j'achèterai une poupée exactement pareille à celle-ci, et nous resterons bons amis.

Je le regardai, outrée qu'il pût tenir un semblable langage...

Comme les hommes comprennent peu les questions de sentiment! Et repoussant la main qu'il me tendait :

— Ce ne serait pas Lily, balbutiai-je au milieu de mes larmes. Oh! ma dernière poupée! ma dernière poupée!

Là-dessus, emportant les restes de ma fille, je fus m'enfermer dans ma chambre, où je donnai un libre cours à ma douleur.

Le lendemain, dès l'aurore, je descendis à pas de loup au jardin; et, suivie seulement de Diane, une amie vraie, celle-là! je me dirigeai vers le bosquet voisin de la pelouse.

Là, près d'un rosier, à l'ombre d'un saule au feuillage argenté, je creusai la tombe de Lily.

Quand tout « fut fini », je revins lentement en longeant la grande avenue de marronniers; Diane marchait à mes côtés, la queue basse.

On dormait encore au château, et nul ne connut mon escapade matinale ni l'endroit où *ma fille* reposait pour toujours.

Joseph partit sans que j'aie voulue me réconcilier avec lui, malgré les observations de mon père et de Mademoiselle.

Je restai de glace en sa présence; et pourtant il m'avait envoyé une élégie sur la mort de Lily, où, je ne sais trop par quel agencement d'idées, Pompée rimait avec poupée. Mais j'avais déchiré la feuille avec colère, et en avais montré les morceaux au poète.

Plusieurs années s'écoulèrent sans que Joseph revint au pays. Il y fit une courte apparition à la mort de sa mère, qui suivit de près celle de M. de Vielmur, et ce fut tout.

J'oubliai totalement mon ami d'enfance... Des rêves nouveaux hantaient mon esprit et faisaient battre mon cœur.

Un Anglais avait loué une charmante villa, démolie maintenant, proche du château et placée dans une situation pittoresque. Adossée d'un côté à la colline, elle dominait de l'autre la vallée au milieu de laquelle serpentait la Loire.

J'avais toujours remarqué ce petit nid, coquettement enfoui sous les arbres, me disant : « Qu'on doit vivre heureux, là-haut ! »

Lord Derville s'y était installé pour tout l'été. Il nous avait d'abord fait une visite à titre de nouveau voisin; puis il était revenu, et bientôt il ne se passa pas de jour sans qu'il partit à la chasse avec mon père ou vint au château prendre quelques croquis pour en orner mon album.

Il me plaisait beaucoup : jeune, grand, mince, élégant, je ne tarissais pas en éloges sur lui à

Mademoiselle, qui restait avec moi jusqu'au jour de mon mariage.

— Votre lord est trop raide, disait-elle.

— C'est le parfait gentleman.

— Ou le parfait égoïste.

— Méchante! Que je serais heureuse de vivre avec un égoïste comme lui! Et voyez-vous, Luce, je crois qu'il m'aime un peu.

— C'est possible.

— Dieu! êtes-vous froide! Un vrai bloc de glace du Groënland!

— Dieu! êtes-vous ardente! Quelle allumette! A votre place, je rirais d'un homme qui dit: « Aoh, une petite crayonne. »

— Taisez-vous, taisez-vous, Luce; je me fâche, si vous continuez... Je ne vous ferai plus de confidences.

Et je m'en allais d'un air moitié riant, moitié boudeur.

Un soir, mon père me fit appeler dans son bureau... Il était grave et paraissait ému.

— Mignonne, dit-il, en me baisant le front et me faisant asseoir près de lui, j'ai une demande de mariage pour toi.

Je rougis beaucoup, puis répondis avec un sourire :

— Je crois que je devine.

— Voyons ?

— Lord Derville, n'est-ce pas ?

— Oui, Lord Derville. L'aimerais-tu déjà ?

Et sa voix eut une expression inquiète qui me frappa.

— Je ne sais pas si je l'aime, père, mais il me plaît beaucoup; et je crois que je serais heureuse avec lui.

— Oh! fillette, comme tu connais peu la vie! Ecoute : j'ai promis à Lord Derville de te faire part de sa demande; il est honorable, riche, voilà ce que je sais pour l'instant. Mais je vais te dire mon rêve, Florence; j'ai toujours caressé, avec ces pauvres de Vielmur, l'idée de ton union avec Joseph...

— Oh! non, par exemple, interrompis-je d'un air décidé.

— Et pourquoi donc, je te prie ?

— Il me semble que c'est un enfant; nous avons joué ensemble et... je veux respecter mon mari, sentir sa supériorité.

— Je t'approuve sur ces derniers points; mais Joseph est un homme travailleur et intelligent. Ses études ont été excellentes, il est sorti de l'Ecole polytechnique avec un des premiers numéros, les éloges de ses chefs sont unanimes. Je crois que tu pourrais être fière de lui, Florence.

Je secouai la tête avec une moue expressive.

— Ecoute, mon enfant, reprit mon père d'un ton un peu triste, c'est ton avenir qui est en jeu; je dois te dire qu'entre Lord Derville et Joseph de Vielmur, toutes les garanties de bonheur sont du côté de ce dernier. Sous des apparences moins brillantes, ton ami d'enfance cache un cœur d'or... Il t'aime, Florence, il t'aime de toute son âme et il t'a toujours aimée, dirai-je; et c'est si rare,

vois-tu, chérie, de rencontrer dans la vie une affection loyale et sûre.

— Mais, enfin, s'il ne me plaît pas ? dis-je avec impatience.

— S'il ne te plaît pas, je ne veux forcer en rien ton consentement; je te demande une seule chose, Joseph a reçu sa nomination d'ingénieur à la ville de X..., tout près de nous, une heure au plus de distance; il viendra souvent. Sois gentille pour lui, étudie son caractère et, dans un mois, tu me donneras ta décision. Acceptes-tu ?

Je sautai au cou de mon père, en murmurant entre deux baisers :

— Oui, j'accepte; mais si vous saviez comme je suis peu pressée de changer de vie ! Vous m'avez toujours rendu si heureuse, père chéri !

— Je l'espère, mignonne, mais c'est parce que j'ai préservé jusque-là ma chère petite plante, que je ne voudrais pas la livrer au premier venu. Je remplace ta mère, mon enfant.

Je le quittai sur ces derniers mots...

Pauvre mère, morte si jeune ! Comme elle avait été tendrement aimée, elle aussi !

Joseph arriva le lendemain. Dieu ! que je le trouvais laid !

Je me hâtai de faire part de mes impressions à Luce, qui se contenta de répondre :

— Ce n'est pas une statue comme Lord Derville, c'est certain ; mais M. de Vielmur a l'air intelligent, distingué, sa conversation est intéressante ;

et « l'autre », vous savez, Florence, « la petite crayonne », n'a pas deux idées dans sa cervelle.

— Vous êtes insupportable, Lucette !

— Oh ! chère, il y a longtemps que je le sais ! Avouez pourtant que je suis charmante quand je dis comme vous ?

— Je n'avoue rien, et je boude. Vous êtes tous contre moi.

— A part Lord Derville, Florence ?

— Oui, à part Lord Derville.

Joseph vint souvent, à titre d'ancien ami, nous demander à dîner, ou prendre part à nos excursions.

Lord Derville voyait dès le début ce nouvel hôte d'assez mauvais œil ; mais, dans la suite, s'apercevant que je réservais pour lui seul mes sourires et mes gracieuses paroles, il ne s'inquiéta plus du petit ingénieur français.

En effet, secrètement irritée contre Joseph, qui avait su s'attirer toutes les préférences de mon père, je ne manquais aucune occasion de lui lancer des malices et de lui montrer qu'il m'était indifférent, pour ne rien dire de plus.

Dans nos promenades, je le chargeais invariablement de mon manteau, des fleurs, même de mon ombrelle, sans prendre garde aux significatifs froncements de sourcils de mon père.

MATHILDE AIGUEPERSE.

(La fin au prochain numéro.)

## RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

*Au milieu des bois.* — D'abord merci à notre toute aimable abonnée pour sa charmante lettre. — 1° Une femme de trente ans peut très certainement porter un chapeau rond de forme à la mode, si cette forme lui sied. L'on dit encore une jeune femme. — 2° Vous adresser à la maison Senet, 33, rue du Quatre Septembre. — 3° La robe de faille peut s'utiliser en la garnissant de peluche ou de passementerie. Le corsage avec côté veste et chemisette en surah mauve plissé ou froncé. Capote en velours mauve et plumes noires. — 4° Ces cours par correspondance sont très goûtés. Nous savons que beaucoup de mères en sont contentes. Elles trouvent que l'enfant apprend à bien écrire : style et écriture. Ils ont du succès et obligent l'enfant à travailler.

*Une exilée nouvellement abonnée.* — N'ayez aucun remords et soyez assurée que vous êtes plus que pardonnée. — 1° Nous n'avons encore pu nous procurer les renseignements désirés, ni pour l'Annuaire ni pour le Moniteur ; tous nos regrets ; si nous parvenons à avoir une certitude, nous vous en ferons part. — 3° Il me semble que l'indication de la colonie est suffisante. — 4° « Adieu », prendre congé de quelqu'un. Quant à « Dieu », je n'en vois l'emploi que dans cette phrase : « S'adresser à Dieu » ou « Ah ! Dieu », exclamation de souffrance ou de joie. — Si vous parlez d'un rêve, vous dites : « J'ai rêvé de... ». Si vous rêvez éveillée, vous « rêvez à... ». Consultez un dictionnaire français, il vous en dira plus long.

*Une grande amie du journal.* — Très gracieuse lettre dont nous remercions notre fidèle abonnée. — 1° La toile Gobelin

pour peindre, et les couleurs, chez Mary, 26, rue Chaptal. L'on trouve les dessins tracés sur la toile ; et les modèles peints se louent à la quinzaine ou au mois. — 2° Couverture électrique, 2 fr. 60 franco. — 3° Le premier numéro de septembre contenait la tapisserie par signes d'un fort beau fauteuil Louis XIII et le premier numéro de décembre vous apportera le dossier colorié d'un fauteuil Louis XVI, dont le siège sera donné le 1<sup>er</sup> janvier 1893. — 4° Le patron demandé n'a-t-il pas paru le 1<sup>er</sup> août ? Un peu de traîne, attendu que la jupe, en biais aux lés de derrière, serait disgracieuse toute ronde.

N° 166. — Nos patrons sont donnés de grandeur et de grosseur moyennes. Nous répondrons à notre abonnée qu'il est plus facile d'augmenter un patron que de le diminuer. Cependant nous ferons droit à sa demande qui nous paraît juste.

*En partance.* — L'Huile et la Lotion arméniennes du D<sup>r</sup> Noléah, chez Maurice, 16, rue Singer ; 4 fr. les deux demi-flacons ; 8 fr. les deux grands.

*Enchantée de son journal.* — Charmante lettre, bien flatteuse pour la Direction. Nous vous promettons les initiales et vous conseillons la robe marine ou bordeaux de préférence à la robe verte.

*A une abonnée.* — Nous prions l'abonnée qui a envoyé pour le Concours d'ouvrage une pelote en satin avec dessus au filet brodé, de nous envoyer son nom et son adresse ou la bande du journal.

## CHAPEAUX POUR BÉBÉS

*Grande forme Greenaway tendue en velours noir, bordée de plume crème.* — La calotte basse est entourée d'un ruban crème venant nouer sous le menton. Sur la passe, au milieu du devant, panache de belles et lourdes plumes crème avec antennes.

*Capeline Greenaway.* — Elle est en satin merveilleux, ouatée et doublée. La passe, rendue raide par une addition de bougran, forme plusieurs godets que borde un cordon de cygne. Fond bonne femme coulissé, serré au cou par un ruban au-dessus du bavolet ouaté et doublé, très chaud sur les épaules de l'enfant, qu'il recouvre entièrement. Tout autour, cordon de cygne ou de lièvre blanc.

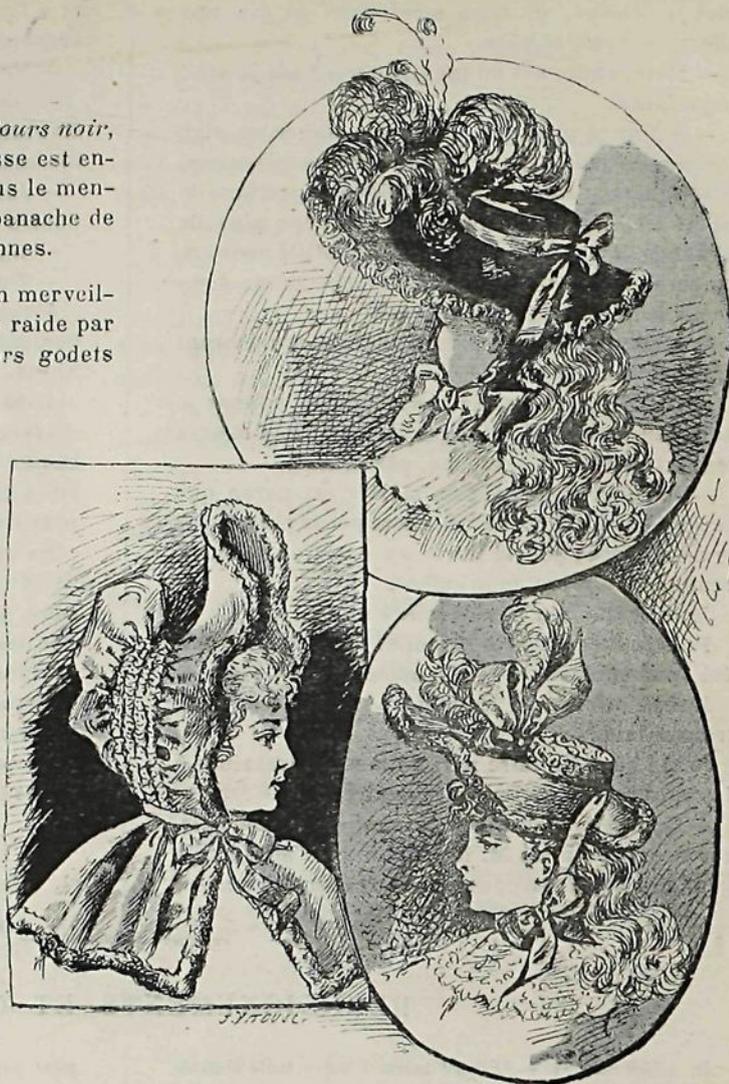
*Chapeau en feutre pelucheux gris argent bordé de fourrure.* — Le fond en feutre lisse est brodé d'une belle fleur au passé; le devant est orné d'un nœud à longues coques mélangé de deux plumes Josépha. Brides en ruban nouant de côté.

A ce numéro sont joints la Gravure colorisée 4912

Et le 11<sup>e</sup> Album de travaux :

Sachet pour chemises. — Sac à ouvrage. — Cadre couvert de point de Hongrie pour photographie. — Jardinière ornée d'une vieille estampe. — Porte-lettres pour bureau de dame. — Sac-bonbonnière.

— Table-tricoteuse Louis XVI. — Rond en granité pour dessous de flacon ou de carafe. — Croissant porte-photographies. — Étui à lorgnette.



Chapeaux et capeline pour bébés.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

## CONFITURES D'ORANGES

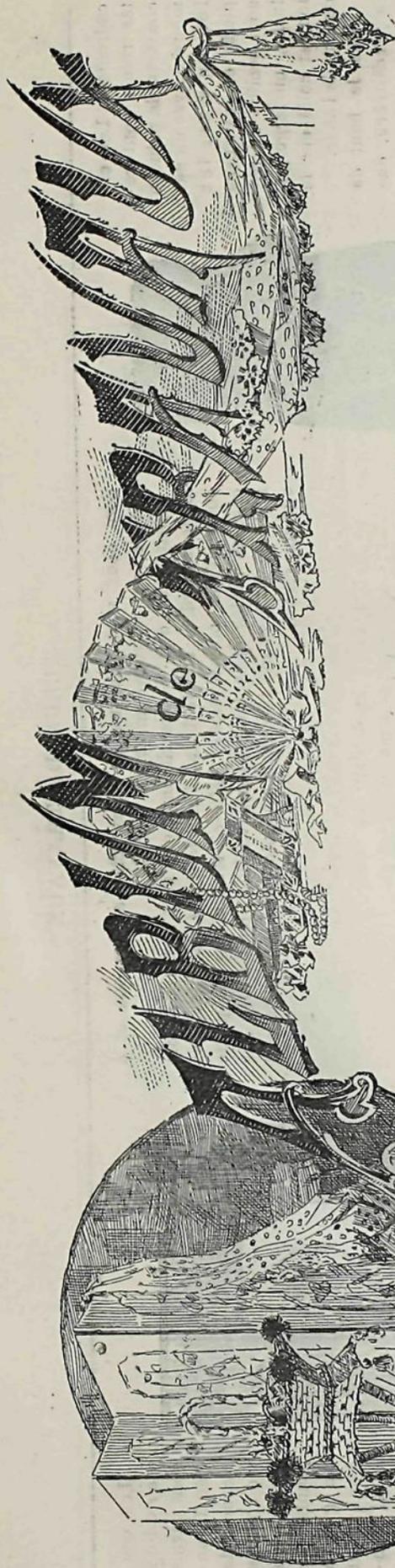
Une livre de sucre par livre d'oranges. Enlever à la râpe un peu du zeste des oranges et les jeter dans l'eau en ébullition; les y laisser jusqu'à ce que la peau devienne molle. Laisser égoutter pendant une nuit. Les couper par morceaux, les mettre dans un sirop de sucre, presser le jus d'un citron et laisser cuire jusqu'à ce que le sirop soit réduit de manière à former nappe.

Retirer du feu, ajouter deux cuillerées de fleur d'oranger.

Choisir des oranges grosses et à peau épaisse.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 24 rue Chauchat.



## SOMMAIRE :

Sachet pour chemises. — Sac à ouvrage. — Cadre couvert de point de Hongrie, pour photographie. — Jardinière ornée d'une vieille estampé. Porte-lettres pour bureau de dame. — Sac-bonbonnière. — Table-tricotée Louis XVI. — Rond en granité pour dessous de flacon ou de carafe. — Croissant porte-photographies, — Étui de jumelle.

*Sachet à chemises en soie rayée crème et maïs avec petite guirlande de fleurettes.* — Il est carré, double d'un satin crème piqué et parfumé.

Tendu d'abord de la soie rayée, et bordé tout autour d'une cordelière maïs; il est ensuite orné de deux pointes rayées, doublées de satin crème et garnies d'une jolie dentelle froncée tout autour; ces pointes, fixées dans le haut du sachet, forment de jolis revers.

Des nœuds de ruban maïs garnissent les angles; un flot tombant est placé au milieu des revers; 1 m. 30 de satin rayé, même quantité pour la doublure; 2 m. 50 de dentelle; 3 mètres de ruban.

*Sac à ouvrage en vieux broché mousse à palmes vieux rose et or, et velours ancien vieux rouge.* — Un V en bro-

ché fait le milieu du sac, encadré par des angles de velours rouge dont la réunion se cache sous un large galon d'or brodé en soies, rouge et rose. L'autre côté répète la même disposition. La partie du sac qui est ouverte est en étoffe ancienne; un galon est posé à l'endroit de la cassure, et une jolie dentelle d'or garnit toute l'ouverture.

Les anses sont en grosse cordelière d'or. L'intérieur est doublé en satin vieux rose.

*Jardinière Louis XVI tendue de peluche mousse et ornée d'une gravure ancienne,* modèle de la Ville-en-Bois, la carcasse, 9 fr. 50. — La gravure a les dimensions de la partie saillante qu'elle recouvre entièrement, elle est collée sur le bois après avoir été tendue sur une toile légère; un étroit galon posé tout autour fait l'en-



Sachet à chemises en soie rayée crème et maïs avec petite guirlande de fleurettes.

De Madame Challine, 99, rue Lafayette.

19 NOVEMBRE 1892.

cadrement. Les côtés ronds sont recouverts de peluche mousse avec un galon au bas; les pieds et les anses sont tendus de peluche, un large galon est collé sur le dessus de l'anse.

Dans le haut de la jardinière, cachant l'épaisseur du bois, un large galon d'or.

Si la gravure dont on dispose n'a pas les mesures voulues pour recouvrir entièrement le devant de la jardinière, on y suppléera en faisant un encadrement de peluche que l'on réunira par un galon d'or collé autour de la gravure, un autre sera posé autour de la peluche.

*Cadre au point de Hongrie* (ensemble et détail). — Echantillonné avec les fournitures soies : 10 fr. — Points allongés alternant la gamme des vieux bleus, des vieux roses et des mousses, en tout 9 tons se dégradant pour chaque dent, lesquelles sont séparées par une ligne marron foncé.

Encadrement intérieur et extérieur en galon ancien.

Ce même dessin s'emploiera pour un buvard, un coussin ou tout autre ouvrage.

*Table-tricoteuse Louis XVI*, garnie d'étoffe ancienne, de velours et de galons anciens. — Prix de la carcasse à deux tiroirs : 12 fr., à la Ville-en-Bois, 5, rue de Rome. — Le haut est divisé en trois compartiments



Sac à ouvrage  
en vieux broché mousse  
à palmes vieux rose  
et or et velours ancien.  
De Madame Challine.

dont deux sont pourvus de couvercle; au-dessous et à chaque bout se trouve un tiroir.

L'extérieur des compartiments est tout tendu de soie ancienne collée sur le bois; l'intérieur est garni sur les côtés d'une même étoffe, celle-ci tendue sur de petits cartons taillés dans les mesures voulues, puis collés sur le bois; le fond est recouvert en soie unie posée d'abord sur un carton.



Jardinière Louis XVI  
ornée d'une gravure ancienne encadrée de velours.



Cadre couvert  
de point de Hongrie.  
De Madame Challine, 99, rue Lafayette.

Les couvercles sont garnis d'étoffe ancienne et de velours vieux bleu réunis par un galon d'or qui fait aussi l'encadrement; un même galon est collé également, sur l'épaisseur du bois, sur le haut de tous les panneaux et sur les petites plan-

chettes qui divisent les compartiments; le dessous des couvercles reçoit un carton recouvert de soie unie.

Les tiroirs, intérieur et extérieur, sont garnis de soie unie; seuls les deux bouts sont tendus de velours avec une haute frange d'or au bas.

Le petit soubassement dans lequel glissent les tiroirs est aussi tendu de peluche; un large galon d'or fait la tête; le bas est orné de frange d'or.

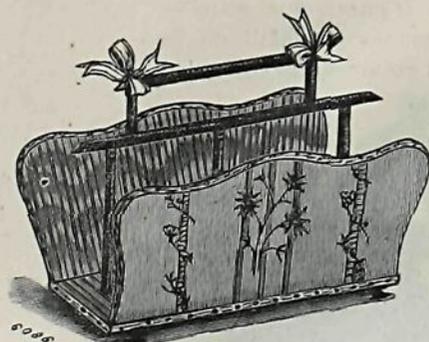
Le deuxième plateau est tout tendu de soie Louis XVI avec une jolie frange collée au bas, tout autour.

Les pieds, les montants et la traverse sont garnis de velours vieux bleu; un large galon d'or fait le tour de la traverse, d'autres serrent les montants à chaque arrêt.

*Porte-lettres à poignée pour bureau de*

dame, modèle de la Ville-en-Bois. Prix de la carcasse : 3 fr. — Tout l'intérieur est tendu d'une jolie soie rose pâle ondulée et lamée d'argent; les côtés extérieurs sont garnis de soie ancienne fond crème à jolies guirlandes de fleurettes de tons passés.

Autour du pied et sur le haut des tablet-



Porte-lettres à poignée, pour bureau de dame, couvert d'étoffe ancienne.

Nil; garni de dentelles et de galons en vieil argent. — Le bas est une sorte de petite boîte taillée en grosse toile; l'extérieur est tendu d'étoffe ancienne, l'intérieur de surah Nil; les coutures des angles se cachent sous une étroite dentelle d'argent qui garnit aussi le bas. Le sac, en surah Nil, est fixé dans l'intérieur de la petite boîte et serré par une ganse d'argent terminée par des glands. Un galon de



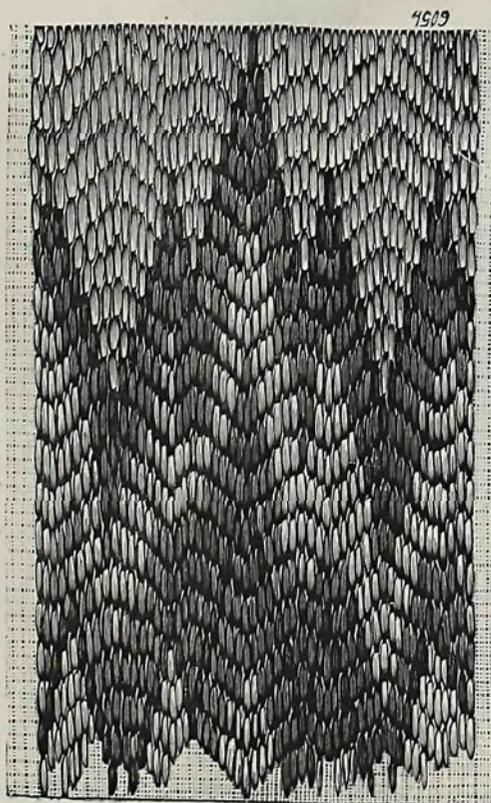
Petit sac bonbonnière en soie ancienne, fond crème. De Madame Challine.

vieil argent autour de la boîte dans le haut.

Dimensions de la boîte : longueur, 12 cent.; largeur, 8 cent.; hauteur, 10 cent.

Dessous de carafe en granité, carré ou rond, dessiné broderie russe ou moldave, la douzaine : 6 fr. — Brodé tout autour et à cheval d'un point à la croix en coton rouge un peu gros. Milieu au point lancé en coton plus fin.

Croissant vide-poche en étoffe ancienne et peluche vieux bleu, dentelle d'argent. — Ruban bleu pâle à petits picots. Taillez en carton deux croissants semblables; tendez-les tous deux, et des deux côtés, d'une mince couche de ouate, puis garnissez celui qui fait le dessus comme il est indiqué dans le croquis en reliant les étoffes par un galon d'argent. L'envers sera tendu de satin ciel; tout le croissant faisant le dos en est également garni; celui-ci, une fois préparé, on le réunira à l'autre par un solide point qui sera caché sous une jolie dentelle d'argent



Point de Hongrie pour le cadre à photographie.

tes, un galon très étroit cache la réunion des étoffes, que l'on devra coller à cet endroit directement sur le bois.

Le petit trapèze intérieur est tout tendu de peluche; des petits nœuds-papillons, en ruban rose cerné d'une fine rayure bleu pâle, garnissent le haut des montants et donnent encore plus de grâce à cette coquette utilité.

Petit sac-bonbonnière en ravissante soie ancienne, fond crème, rayée vert

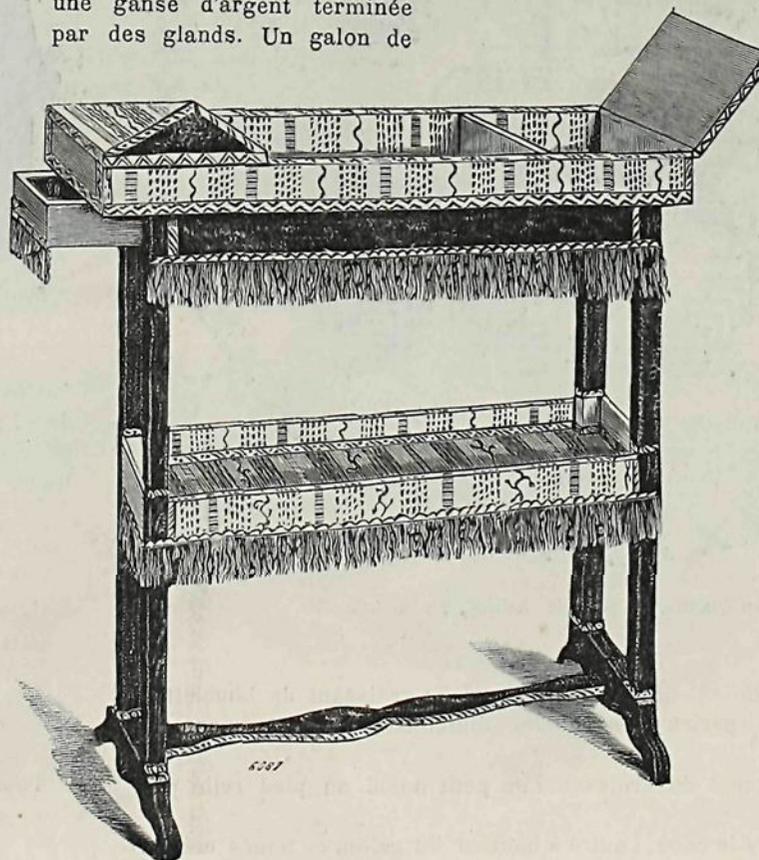
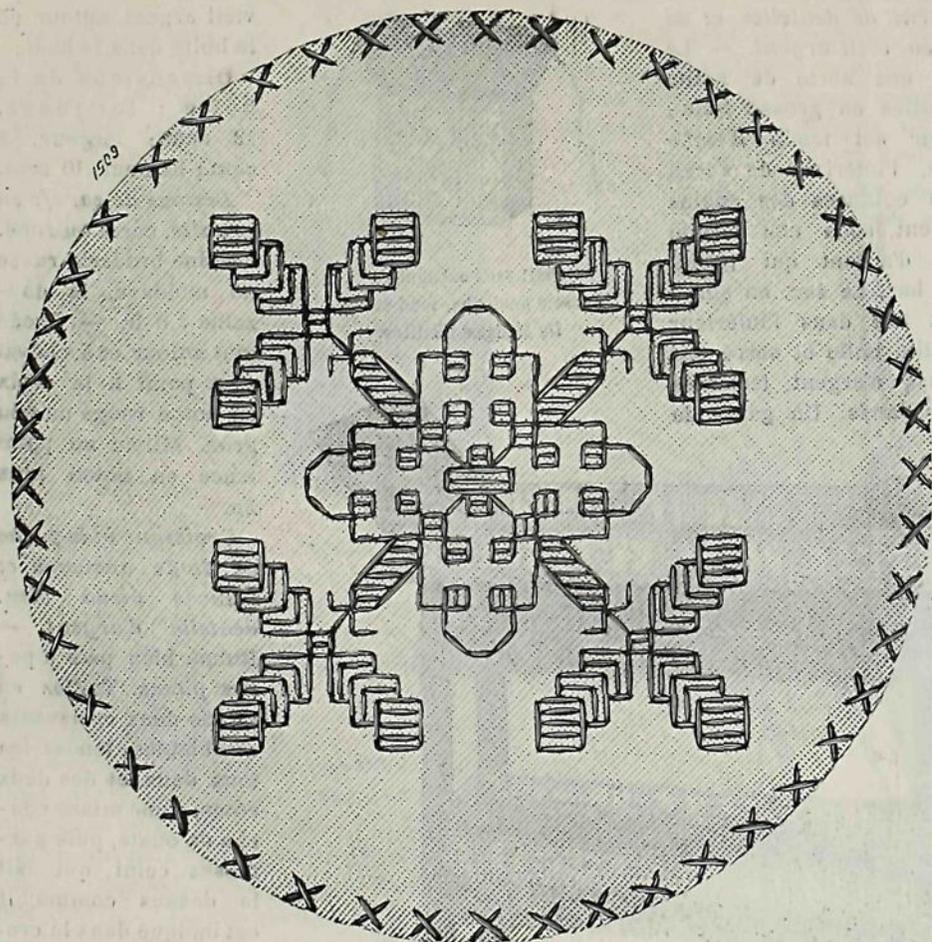


Table tricoteuse Louis XVI à deux tiroirs et à compartiments, tendue de peluche et d'étoffe ancienne.



Dessous de carafe en granité. De Madame Challine, 99, rue Lafayette.

cousue de côté. A partir du milieu, on garnira le bord du croissant de bouclettes de ruban terminées par des perles; ces rubans, toutefois, devront être cousus avant la dentelle.

Un gros chou de ruban à la tête du croissant; un petit nœud au pied relié par un long ruban plat.

Des rubans placés l'un sous le chou, l'autre à hauteur du galon, et noués en flot gracieux dans le haut, servent à suspendre ce joli vide-poche de chambre à coucher.

*Étui-jumelle brodé en soie grenat au point de Hongrie en biais, semé de fleurs de*

*lys au petit point or et noir. — Nous donnons le détail de la fleur, les points clairs en or, les*



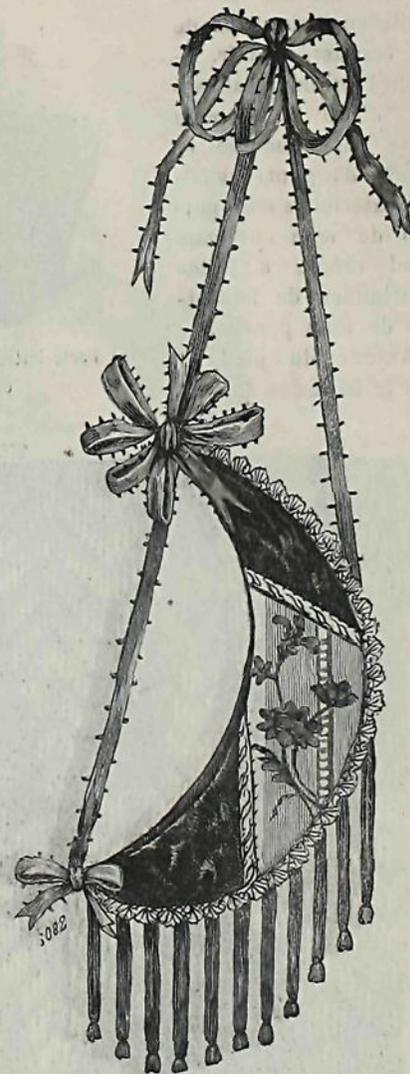
Étui-jumelle brodé en soie grenat.  
De Madame Challine.

foncés, noirs. L'intervalle est de 12 points de Hongrie en largeur, de 3 en hauteur. Pour le tracé, s'en rapporter au croquis



Fleur de lys, grandeur naturelle.

de l'étui; le bord est brodé en soie or au point lancé. L'intérieur est doublé en soie grenat.



Croissant vide-poche en étoffe ancienne  
et peluche. De Madame Challine.



Insp. Falconer

4912

## Journal des Demeiselles

Modcs de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Vivienne 48.

Coilettes de M<sup>me</sup> GRADOZ r. de Provence - Corsets de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE . 3. pl<sup>te</sup> du Théâtre  
 Français - Parfums de la M<sup>me</sup> GUERLAIN 15 r. de la Paix - Etolfes de la M<sup>me</sup> ROULLIER FRERES 21  
 r. du 4 Septembre